

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. »
Six mois	3 fr. »
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

L'histoire des pauvres n'est pas longue à écrire. Jadis îles, hier serfs, aujourd'hui salariés, toujours esclaves.

Ch. ROSSIGNOL.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Catholicisme et Liberté

Non seulement l'église n'est pas cléricale, disent les néo-catholiques, mais elle est libérale, car, si au point de vue de ses dogmes et de son organisation, elle est immuable, si au point de vue religieux, elle impose un credo à ses fidèles, au point de vue social, elle n'a point de credo ; les solutions qu'elle propose sont toujours conformes à l'évolution des milieux et des conditions et ses fidèles sont libres de les rejetter et d'adopter à ce sujet telles idées et telle conduite qui leur convient.

La encore, l'histoire apporte sa réfutation. Les hérétiques, pour la plupart, loin de vouloir se séparer de l'église, voulaient y introduire des réformes que le temps avait rendues nécessaires ; c'est l'église qui en fit des révoltés en les rejetant, parce que, soutien d'un ordre social aristocratique, elle eut peur des conséquences qui seraient résultées de l'adoption des principes évangéliques égalitaires d'Arius, Manichée, Jean Huss, Janésius, etc.

Jean Huss, par exemple, affirmant qu'un manant avait le droit de bâtonner son maître s'il n'en était satisfait, renversait les idées de cette époque sur les rapports des classes inférieures et des dirigeants. Aussi fut-il excommunié et livré au bras séculier.

Le catholicisme, contrairement aux assertions de ses adeptes, n'est resté immuable ni dans ses dogmes, ni dans son organisation ; l'église primitive, ne connaissant pas le dogme de l'infalibilité pontificale, les indulgences plénières, la confession au prêtre, qui furent institués à partir du quatorzième siècle, avec ses pasteurs élus par les fidèles, son organisation avait peu d'analogie avec celle de l'église actuelle.

Mais comment l'église eût-elle pu rester immuable ? Comme toutes institutions sociales, politiques, religieuses, elle devait suivre la loi de l'évolution : son organisation primitive constituait un anachronisme dans la société moyennâgeuse, et elle devait se transformer, afin d'acquérir plus d'autorité. Féodale, d'abord, dans son esprit et sa constitution, elle devint ensuite monarchique, lorsqu'elle vit écrasée la Féodalité, et s'employa à affirmer le pouvoir royal.

Aujourd'hui, elle a compris la nécessité de se rallier aux institutions bourgeois, mais ce n'aura pas été sans tiraillements.

Il n'y a pas si longtemps, en effet, qu'existe l'esprit nouveau et que les curés parlent démocratie ; il a fallu pour cela l'habileté de Léon XIII, et son adaptation au modernisme. Les journaux catholiques du pontificat de Pie IX, aristocratique, hautain, sectaire, tenaient un langage différent et la lecture n'en est pas sans intérêt.

Voici un discours du comte de Mun, reproduit dans le *National* du 27 août 1874 : « J'affirme que le dogme de l'égalité est un mensonge, je déclare qu'il est un danger, il a fourni ces théories insensées d'après lesquelles toutes les fonctions seraient accessibles à tous. »

Cela concorde peu avec les actuelles déclarations du même comte de Mun, mais passons.

Au moment où les fidèles de l'église livrent combat contre le gouvernement au cri de « Liberté ! », consultons les *Etudes religieuses* de juillet 1874, et, sous la signature d'un jésuite, le P. Marquigny, nous lisons ce qui suit :

« Nous traiterons en ennemie la presse libérale... nous voulons et nous revendiquons la liberté d'enseignement entière, entière pour l'Eglise qui a une mission divine, non pas entière pour tous, croyants ou libres penseurs. »

« Il n'y a pas de droit pour l'erreur et le mensonge. »

Combien suggestif à rapprocher, le langage du congréganiste Marquigny, à une époque où gouvernaient les ultramontains, de celui tenu aujourd'hui par le spirituel Combes, déclarant qu'il revendique la liberté pour les républicains — parce que la République a une mission sociale à remplir, et affirmant aussi qu'il n'y a pas de droit pour l'erreur et le mensonge — selon la bourgeoisie.

C'est là le langage de tous les partis au pouvoir, et de tous les doctrinaires, vérité chez eux, erreur chez les autres.

Et cela s'appelle, chez les cléricaux comme chez les bâclards, du libéralisme ; que serait-ce, s'ils n'étaient libéraux.

Enfin, puisque l'église laisse ses fidèles libres d'adopter socialement telles opinions qui leur conviennent, pourquoi Léon XIII fit-il une encyclique contre l'anarchie,

ordonnant à ses ouailles de ne pas s'inspirer d'idées si subversives ?

Encore une légende à ajouter à tant d'autres, l'église n'est pas plus libérale, au point de vue social, qu'en ses dogmes, et M. Brunetièvre, qui, dernièrement, se déclarait socialiste, ne l'eût osé faire il y a vingt ans, par crainte de scandale, non plus que Marc Sangnier n'eût osé s'affirmer démocrate.

S'ils le peuvent faire à présent, c'est parce que l'église a compris la marche de la classe ouvrière et du socialisme, et qu'elle a fait des concessions.

Le moment viendra, d'ailleurs, où elle se sera obligée d'accepter les propositions d'un nouvel abbé Loisy, et de sacrifier des dogmes et un esprit suranné, car quantité de curés, restant dans l'église parce qu'il faut vivre, mais qui ne veulent plus croire aux fables de la genèse ou de la bible, ni à certains cultes comme le sacré-coeur, pourraient, devenant de plus en plus nombreux, s'enhardir et provoquer un schisme gros de conséquences.

Le gallicanisme, en France, répond à cet état d'esprit : l'église gallicane, qui se constitue fatallement, parce que la domination de l'église par l'Etat est une nécessité sociale, sous notre régime bourgeois, cette église restera catholique romaine, ou se séparera de la cour de Rome, suivant que celle-ci sera libérale ou autoritaire.

Terminons sur ces lignes de Mgr Freppel dans l'*Univers* du 6 janvier 1875 : « L'épée surmontée de la croix, voilà le vrai symbole de l'évolution chrétienne. »

Une organisation sociale, basée sur la conquête militaire et la religion d'Etat, telle était, il y a trente ans, la conception des catholiques ; c'est encore celle des doctrines qui ont cours sous les noms de monarchisme, nationalisme, mais il est des conceptions qui, sous le nom de démocratie chrétienne, tentent de se propager dans le prolétariat.

En le prochain article, nous analyserons ces doctrines, leur insuffisance et leurs tentances essentiellement conservatrices.

Georges Paul.

CONVICTIONS

Elle est très suggestive, la nouvelle qui nous est venue de Toulon, et qui nous annonce que l'on a brisé des statues de saints, dispersé des pains à cacheter, renversé les saintes bretelles contenant le vin blanc et voulu brûler l'église, dans cette ville, parce que le curé d'un des temples de l'endroit a refusé de laisser faire leur première communion à une dizaine de loupiots que des parents, pour le moins inconséquents, lui envoient.

Le motif invoqué par le raticon est des plus louables et le courage de sa décision est à signaler.

Il refuse de laisser communier ces enfants, qui sont en réalité les petits loups de sa bergerie, parce qu'une quinzaine avant ils ont, à une fête, probablement pas à équelle catholique, chanté l'Internationale.

Łà-dessous, les parents de ces enfants carpe-lapin, chèvre-chou, se fâchent devant la présentation du curé.

Pensez donc, le prêtre renvoie leurs gosses du catéchisme, parce qu'ils sont fils de prétendus libres penseurs, de prétendus socialistes, de prétendus anarchistes peut-être même.

Il faudrait pourtant s'entendre et savoir ce que l'on veut, car enfin les convictions de ceux qui s'appellent d'Avant-Garde (avec un grand A et un grand G) sont par trop élastiques, et il devient plutôt agaçant, le voisinage de ces révolutionnaires, qui font baptiser leurs mères parce que ça fait plaisir à leur femme, qui se marient et marient leurs filles non seulement à la mairie, mais encore à l'église, parce que ça ferait trop de polin dans le pays, et qui se portent et se font nommer conseillers municipaux en attendant mieux, parce qu'on peut tout de même faire de la bonne besogne.

Il y en a qui n'osent lever la voix que quand on les met à la porte et dont les convictions ne s'affirment que quand ils ne peuvent pas faire autrement.

Devant une situation lucratrice et quelquefois officielle on sent fondre le révolutionnisme de certains et s'adoucir les angles.

Et cela s'appelle, chez les cléricaux comme chez les bâclards, du libéralisme ; que serait-ce, s'ils n'étaient libéraux.

Enfin, puisque l'église laisse ses fidèles libres d'adopter socialement telles opinions qui leur conviennent, pourquoi Léon XIII fit-il une encyclique contre l'anarchie,

torité : quelle soit économique, religieuse, politique ou morale.

J'écris ces lignes peut-être un peu brutes, parce que, quelquefois, sous prétexte de liberté de faire ce que l'on veut, on arrive à se salir.

Fortuné Henry.

AU HASARD DU CHEMIN

ARMENTIERES, CHEVILLY, BREST, ETC.

Soucieux de batailler pour leur propre compte, des hommes défendent leur existence menacée par un procédé autrement efficace que les protestations. A la phraséologie vaine et décevante, en sages, ils substituent la trique salutaire.

De loin, leurs frères en révolution supputent les chances et marquent les points.

Nous sommes un peuple révolutionnaire, cela n'est pas douteux.

POUR RIRE UN BRIN

Il n'est pas rare de constater que ceux-là même qui ont pour mission de faire respecter la Morale et la Loi — ces deux baillons à l'usage des pauvres — sont les premiers à en trangler les commandements.

Pour être gardien des moeurs publiques on n'en est pas moins porc.

Voici la petite fête que s'offrent ces jours derniers quelques austères fonctionnaires, désireux d'apporter à leurs habituels occupations un aimable dérivatif.

A Nevers, un médecin, sur le point de se marier, avait pour entrer sa vie de garçon, convié à dîner un certain nombre de ses amis : magistrats, conseillers de préfectures, officiers de gendarmerie, maires, etc.

On s'ennuie ferme dans ces mœurs. Aussi la somme de tristesse accumulée dans la pratique de ces fonctions, explosait-elle en gaîté indécente et sans retenue.

Au dessert, ces messieurs, rendus bruyants par l'absorption répétée de vins choisis, s'étant départis de cette gravité officielle du haut de laquelle il stancent les délinquants, ces messieurs sortirent dans la rue, entraînèrent de force une jeune passante et se livrèrent sur elle à des affouchements collectifs des plus intimes.

Après ces prémisses, la bande, hurlante et titubante, se rendit dans les concerts de la ville où, substitut et procureur, exécutèrent un pas de danse suggestif.

La fête — pouvait-il en être autrement ? — eut son épilogue dans les maisons hospitalières de la localité. La patronne, nouvelle venue, ignorante de la personnalité de ses hôtes, alla querir la police qui, fort contrite, mit fin à l'équipée.

A la suite des traitements subis, la jeune victime a dû s'aliter.

Des mesures rigoureuses, assure-t-on, vont être prises à l'égard de ces maladroits fonctionnaires, qui n'ont pas su conserver à leurs empêtements cette petite allure discrète, appanage de tout parfait censeur.

Il faut bien rire, mais, messieurs, de la tenue !

Le préjudice des poursuites judiciaires ne sera pas encouru par les joyeux viveurs. Seuls, quelques déplacements seront la sanction apportée à cette affaire.

Nous savons des hommes — de pauvres hommes — qui expient dans le silence des cachots des actes moindres que celui pour lequel les fêtards de Nevers vont acquérir des droits à l'admiration des mondaines.

Miguel Almereyda.

Domela Neuwenhuis

S'il est un nom familier aux camarades, c'est bien celui du vaillant libertaire hollandais qui vient prêter au comité antimilitariste de Paris le concours de sa parole. Il n'est pas un lecteur des journaux anarchistes qui ne connaisse l'auteur de « L'Education libertaire » et du « Militarisme ». En revanche, très peu le connaissent effectivement. Et ce fut une surprise agréable, ces jours derniers, que de voir avec quelle habileté, quelle pureté de forme, et quelle richesse d'idées le Hollandais Domela s'exprimait dans une langue qui n'était pas la sienne.

Une tête expressive et fine, encadrée de longs cheveux blancs bouclés qui lui font avec sa barbe une sorte d'auréole ; des yeux d'une infinie douceur, où l'on peut lire cependant une ironie persistante et une volonté ferme, avec sur toute la physionomie le calme de l'homme qui pense, l'énergie de l'homme qui lutte, — tel est apparu lundi

dernier, au milieu des travailleurs attentifs, accourus pour l'entendre, le vaillant propagandiste des Pays-Bas.

Domela est âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans. Né à Amsterdam en 1846, sa famille en fit un pasteur protestant. Mais son esprit investigator, avide de science et de vérité, ne pouvait s'accommoder du dogme. Il chercha, travailla et bientôt, pénétré de l'inanité des religions, abandonna l'Eglise pour se jeter au premier rang de la lutte sociale. A l'âge de trente-trois ans, il fonda à Amsterdam le premier journal libertaire « Le Droit pour Tous » qui vit encore et qu'il continua à diriger. Coïncidence curieuse, à la même date, l'Allemand Jean Most, auteur de la peste religieuse, fonda à Londres, le « Freiheit » et Kropotkine, à Genève, fonda le « Révolté » qui devait devenir le « Révolté » puis plus tard « Les Temps Nouveaux ». Tout le mouvement anarchiste sérieux est parti de là. Bientôt, pour un article de journal, Domela était poursuivi et condamné pour crime de lèse-majesté à une année de prison. A ce moment le parti socialiste auquel il appartenait fut utile de poser sa candidature au Parlement. Domela fut élu et siégea quatre ans. Il était au Parlement hollandais, le seul député socialiste. Aujourd'hui, le nombre de socialistes a été porté à sept. Mais Domela ne tarda pas à se convaincre de l'impuissance de la politique et ce ne fut que sous la pression de son parti qu'il se représenta. Il fut battu. Désespéré à jamais des élections, il se sépara nettement des social-démocrates. De cette époque, date, en Hollande, le mouvement socialiste libertaire.

Depuis, Domela mène dans les Pays-Bas une campagne infatigable contre le Militarisme et contre l'Eglise. Il publie dans son journal, des articles dont quelques-uns, traduits en français, ont formé le volume : « Le Socialisme en danger ! ». En même temps, il écrit en France dans différents journaux, dernièrement encore dans « L'Ennemi du Peuple ». Il a publié en français, aussi, des brochures : « Le Militarisme », « L'Education libertaire », éditées aux « Temps Nouveaux ». Il vient à Paris en 1899, où il fait une conférence salle d'Arras. En Belgique, où on l'avait appelé, il est expulsé. En Allemagne, il est également expulsé, une première fois de Berlin, une deuxième des régions minières. Et le voici de nouveau parmi nous, toujours aussi jeune, aussi ardent, préparant le prochain Congrès antimilitariste.

Mercredi dernier, nous avons eu, au « Libertaire », le plaisir de recevoir sa visite. Il nous renseigne sur la situation des Pays-Bas et sur la marche des idées antimilitaristes. Partisan convaincu de la désertion et de l'insoumission, Domela nous raconte comment trois jeunes gens sont actuellement sous les verrous pour avoir refusé de porter les armes. Dans la marine surtout, l'esprit antimilitariste a pénétré. Dernièrement, une vingtaine de matelots furent chassés comme incapables de faire des soldats. Car il y a là-bas un procédé très commode. Si vous vous révoltez, on vous chasse honteusement pour incapacité à servir votre pays. Que n'applique-t-on ce système en France !

L'idée antimilitariste a fait beaucoup plus de chemin en Hollande qu'ailleurs. On y voit des pasteurs protestants prêcher à leurs fidèles l'anarchie et l'antimilitarisme.

M. Domela nous cite cet exemple d'un pasteur de ses amis qui est également auteur dramatique et qu'on peut voir le matin au théâtre, jouer un des rôles de sa pièce.

Domela, en Hollande, n'est pas basée sur le même système qu'en France. Il y a à peine trois ans, elle fonctionnait comme la nôtre sous le second Empire, c'est-à-dire avec le système des remplaçants. Depuis, on a organisé la conscription avec les bons numéros. Mais le service ne tardera pas à devenir obligatoire. Ce qui est à craindre également, c'est que les social-démocrates ne réussissent à imposer leur

Domela qui s'affirme communiste libertaire convaincu et s'élève contre les théories tolstoïennes, prêchant la résistance passive, ce qui, dit-il, est un très mauvais moyen de combattre le militarisme.

En terminant, Domela nous annonce son départ prochain, fixé à samedi matin. Il lui est impossible de demeurer plus longtemps à Paris. La direction de son journal et la préparation du Congrès sollicitent tous ses efforts. Et, en nous serrant chaleureusement la main, Domela nous assure que, là-bas, les camarades nous attendent avec impatience et nous réparent une réception des plus cordiales.

Victor Méric.

A NOS SOUSCRIPTEURS

Nous avons reçu un grand nombre de demandes de portraits de Louise ; nos prévisions sont même dépassées, à tel point, que nous prions les camarades de ne pas s'implanter, tous seront satisfaits.

Nous avons commencé l'expédition mercredi 8 courant. Le photographe a pris, sur nos instances, ses dispositions pour nous fournir sans interruption, au fur et à mesure des demandes.

POURQUOI L'AUTORITÉ ?

Dans l'inextricable mêlée des opinions, des théories, des pensées, l'individu, encore enfant, perd la tête.

De désespoir, il se jette dans l'empirisme, s'accommode des billevesées que ses maîtres lui donnent en pâture. Alors, il est le jouet des intrigants et de lui-même.

Les pires énigmes lui paraissent sensées, les calculs les plus bas bouillonnent fortement en son cerveau fragile, les préjugés les plus sots se développent merveilleusement en lui.

Quels que soient les actes de ses gouvernements, il les trouve toujours naturels ou humains. Les ignominies des dominateurs l'émeulent médiocrement.

L'individu est un fantoche.

Prendre les vessies pour des lanternes, des bâtons flottants pour des navires, considérer les mirages de sa crédulité pour des oasis, lâcher la proie pour l'ombre, se contenter de l'illusoire pitance de ses rêves politiques ou marquer le pas au lieu de marcher, voilà l'homme solide et intelligent que le réaliste révolutionnaire peut contempler à l'aise et plaindre de toutes ses forces.

L'individu qu'a fait des ans et des ans de despoticisme, d'autorité, mis à toutes les sautes gouvernementales, est l'image saisissante du néant.

Simple comme un gant, flexible comme un roseau, timide comme un esclave, faible comme une feuille, peureux inexprimablement, l'homme reçoit toutes les empreintes, se prête à tous les caprices, subit toutes les tortures. Obéir lui est doux, souffrir lui semble inévitable et nécessaire. S'immoler à autrui lui est un délice.

Sordidement ignorant, dévoré par l'incertitude, corrompu par une éducation déprimante, il bâve de joie à la vue de qui le pille et l'assomme.

Bâtant à travers l'histoire, s'agitant dans le vide, sa toison, sa chair et son sang ont profité à d'autres que lui, pauvre animal.

Il bâle encore, le mouton populaire, il bâle sans cesse, il bâle à tous les abattoirs, sans que ses sacrificeurs aient les reins cassés d'un coup de patte vigoureusement asséné.

On lui a dit : « Tu es né pour être dirigé, volé, égorgé. La nature le veut. Ne proteste pas, tu n'es pas assez conscient pour te gouverner toi-même. L'autorité sera ton meilleur guide.

Quelques êtres supérieurs atténuent tes impatiences, réprimenteront tes instincts dans ton intérêt, car si on te laissait faire, tu mettras la société en péril.

La liberté, quelle folie ! En théorie, sur le papier, dans les nébuleux ouvrages des apôtres de l'idéal, la liberté est un songe d'azur. Dans la réalité, elle est inapplicable.

« Tandis que l'autorité, ah ! mon tendre agneau ! rien de mieux pour le bonheur de l'humanité. Frein suprême, elle prévient les déraillements de la machine sociale.

Inutile de chercher à baser un monde sur une conception fantastique, l'homme ne peut pas se mouvoir à sa guise, harmoniser sa raison au gré de chacun.

La liberté est une sirène qui entraîne les imprudents dans le gouffre.

Individu, ne cède pas aux accents de l'enchanteresse, tu mourras sans retour. La liberté est une Circé, elle amollit l'homme honteusement.

L'autorité est la protectrice prudente et ferme que tu dois écouter toujours. Elle châtie quelquefois parce qu'elle aime bien, elle récompense ceux qui l'acceptent. »

Ce langage est sans doute exact, puisque l'homme l'applaudit à tout rompre.

La liberté a peu d'amoureux ; on se moque d'elle, on ne la comprend pas, on rougit de ses paroles, on la méprise. Les pervers lui préfèrent la brutale d'à côté, cette impure, cette hideuse courtisane, couverte d'ulcères, aux gestes horribles, qui a nom l'autorité !

Un écrivain aux colères apres, aux imprécations redoutables, plein de feu, de véhémence, tonnant comme un cratère, Proudhon, que j'ai souvent cité, a écrit ces lignes :

« L'anarchie apparaît comme la confusion et la guerre civile : pour que le peuple se décide à se gouverner lui-même, il faudra qu'il ait désespéré de tous les gouvernements. On ne comprend pas d'abord que de l'homme à l'homme, de l'être libre à l'être libre, toute inégalité, tout commandement, même revêtu du manteau de l'idéal, est inadmissible, une offense à la dignité. La justice pure, une équation mathématique, voilà tout le plan de la civilisation : et c'est justement ce que le peuple préoccupé de son idéalisme ne saurait admettre. »

Antoine Antignac.

PAR LA VIOLENCE

Les politiciens qui n'ont d'autres moyens d'existence que le loin du budget assuré par un mandat législatif ou municipal nous la baillent belle avec leurs sempiternelles exhortations au calme, à la dignité !

Chaque jour l'événement apporte un démenti nouveau à leurs charlatanesques fariboles : à la fin du compte les plus molusques parmi les acéphales votards se rendront compte peut-être qu'on se paie leur poire, si j'ose cette expression, que la Saint-Jean prochaine rend d'actualité.

Volontairement, les grands quotidiens passent sous silence une série d'émeutes où le peuple ouvrier, révolté jusqu'au bout, a, par la violence, remporté la victoire, et obtenu qu'on satisfasse à ses désiderias.

A Brest, un camarade qui n'est pourtant point anarchiste, Bousquet, a, suivant les paroles d'un journal de cette cité pluvieuse, conseillé de casser, de briser, de démolir tout chez les patrons ». Bousquet a fait appel à toutes les corporations pour secouer le mouvement gréviste et détruire l'aristocratie de métier et tous les « bagnes d'œuvre ». Il a terminé en demandant encore une fois aux grévistes de tout briser chez les patrons réfractaires. Bousquet a annoncé en outre qu'il restait à Brest et que, si l'armée s'opposait encore aux manifestations, il forceurait le maire à marcher en tête des grévistes.

« Le résultat de cet appel à l'émeute était facile à prévoir. A onze heures, une longue colonne de grévistes se forme et parcourt les rues avec un vacarme épouvantable, lançant des pierres dans les boulangeries. A certains endroits la troupe est débordée.

« A minuit, la boulangerie Bergot est saignée. La devanture est brisée à l'aide de pavés et de briques, les glaces sont mises en miettes, les supports en cuivre sont arrachés et tordus.

« A minuit trente, ils enfouissent, à l'aide de barres de fer, les portes de la boulangerie Legoaë ; une grêle de pierres démolit les vitres de la devanture et les tablettes de glace. Les soldats arrivent en retard et les grévistes s'enfuient, allant faire le siège à d'autres boulangeries.

« Des scènes de sauvagerie sont également signalées en banlieue.

« A deux heures du matin, les clairons sonnent au feu. Un incendie vient d'être allumé, etc. »

Quel a été le résultat de cette attitude peu parlementaire ? Le même canard nationaliste nous l'apprend et constate avec tristesse qu'à la suite de ces scènes de violence les patrons ont cédu.

Et ça n'a pas trainé : la nuit était à peine écoulée que les affameurs avaient donné satisfaction à leurs ouvriers. Partout, sur toute l'étendue de notre territoire où la révolte germe, ceux qui ne craignent pas de pousser jusqu'aux extrêmes restent vainqueurs après avoir esquivé seulement le geste définitif par quoi se manifeste leur puissance. Les ouvriers agricoles du Midi ont mis le feu aux demeures de leurs maîtres et les ont contraint, sous la menace de leurs couteaux, de leurs fourches et de leurs faux à leur donner le salaire raisonnable de leur travail.

Il ne sied pas, dans le cadre restreint qui m'est imposé, d'éplucher plus longuement sur ces faits. Une suite ininterrompue de commentaires s'impose : ceux de nos lecteurs qui savent réfléchir les feront d'eux-mêmes et, le jour venu, qu'ils sachent profiter des exemples donnés.

Eugène Lercolais.

Causerie ouvrière

LETTRE OUVERTE D'HERVE A JAURES

Mon cher citoyen Jaurès,

Vous avez eu le bon goût, l'hypocrate loyaute de publier la lettre que je vous adressais au lendemain de l'interpellation sur mon *Histoire de France* ; vous avez peut-être bien fait. J'espère que vous ne oublierez pas la présente, car ce serait une image pour nous. Il est, d'ailleurs, inutile qu'on sache la façon dont nous épistolaient, lorsque nous sommes entre pions de plus ou moins d'importance.

A nouveau, mon cher citoyen Jaurès, j'éprouve le besoin de vous remercier encore du grand courage qu'il vous a fallu pour résister à l'envie que certainement vous n'aviez pas eue de dire à tous ces maîtres, vos collègues, ce que vous pensiez réellement de mon œuvre modeste. Pour vous être agréable, je veux croire qu'il fallait votre sang-froid, votre connaissance du milieu pour maîtriser votre éloquence et ne pas cingler de votre mâle satyre l'imbécillité des parlementaires, hurlant aux chausses du véritable historien que je suis.

Un autre, sincèrement socialiste seulement et, par conséquent, antimilitariste convaincu, n'eût pu faire, comme vous, un beau discours pour ne rien dire du tout.

S'il y avait eu à la Chambre un seul socialiste — autre que vous — pour prendre la parole, le Cabinet valsa. Voilà ce qu'il ne fallait pas. Une fois de plus, vous avez sauvé la situation !

Les nationalistes tendaient un piège auquel vous ne vous êtes pas laissé prendre. Ils pensaient vous voir mettre les pieds dans le plat, c'est-à-dire planter sur le fumier le drapeau tricolore, mais vous n'avez pas marché. Cela ne se fait que par nous.

Décidément, vous êtes un fort parmi les forts. Briand, le fin renard, doit être content de vous.

La politique a un mérite : c'est qu'elle apprend aux hommes qui veulent arriver où ils sont, à nuancer merveilleusement leur organe oratoire suivant les lieux et suivant les circonstances. Tel, qui chantait hier la *Carmagnole* aux grévistes dansant devant le buffet, devient vice-président de la Chambre, chef de parti, Messie de mi-

nistères, atermoyer de résultats tangibles, compagnon de festin des tyrans. Tel qui se fit l'apôtre de la Grève générale, devient le partisan précieux des réformes ridicules, des arbitrages dangereux, des manœuvres jésuitiques pour remettre à un perpétuel lendemain l'action possible le jour même.

Et cela se fait maintenant couramment, car des tribuns comme vous, cher citoyen Jaurès, car des subtils comme votre ami Briand savent bien que le peuple pourra se reconquérir, quand vous le voudrez, très facilement.

Dans les réunions populaires, dans les meetings où le bétail électoral abonde, il sera toujours temps de surenchérir et d'être, s'il est nécessaire, plus antimilitariste qu'un déserteur anarchiste, plus internationaliste qu'un syndicaliste consciemment révolutionnaire et antiparlementaire.

La masse est si facile à tromper !

Aussi, vous ne craignez pas d'être interpellé sur les paroles que vous avez prononcées dans votre discours pour défendre, en l'accablant, mon *Histoire de France*. Vous ne craignez pas qu'on vous reproche votre patriotisme honteux, votre militarisme intéressé.

Des discours sont tout prêts, n'est-ce pas, mon cher citoyen Jaurès, pour persuader qu'il faut fortifier la République pour faire la Révolution sociale et qu'en attendant d'avoir les milices qui tireront sur le peuple en révolte aussi bien qu'en Belgique et en Suisse, on a, par la propagande socialiste, par l'esprit de pénétration, donné à l'armée des officiers républicains.

La canaille gobeuse et absurde des réunions publiques avale tout.

Ah ! quelle puissance vous avez sur le peuple abruti qui se croit émancipé parce que vous le lui avez dit !

Cependant, mes fréquentations personnelles, citoyen Jaurès, m'ont fait connaître quelques individus qui travaillent sans relâche à montrer aux travailleurs la fausseté de tous les parlementaires, la duplicité de leurs promesses et, malgré vous, je vois que ceux-là liront mon livre, le feront lire à leurs enfants et le trouveront bien peu révolutionnaire, bien au-dessous de la vérité et bien peu à la hauteur de leurs idées de la patrie et sur le militarisme.

Ceux-là, qui ne pontifient pas, qui ne sollicitent rien du peuple, qui n'aspirent pas à le conduire et, par conséquent, ne le flattent pas, ceux-là deviennent de dangereux concurrents.

Heureusement pour vous, citoyen Jaurès, heureusement pour nous, ils n'ont pas notre talent pour dire ou écrire ce qu'ils pensent. Pas une ligne, pas une parole qui ne puisse être sujette à poursuites lorsqu'en le veut. Pensez donc, leur langage est aussi violent que forte leur conviction révolutionnaire. Ils sont d'une telle naïveté, d'une telle naïve franchise que les vocabs du parti socialiste pourront toujours dénoncer leurs travaux et les dénoncer eux-mêmes comme auteurs d'œuvres anarchistes. Vous le savez, nous avons dans nos rangs assez d'amis comme le baron.

C'est égal, si mon *Histoire* peut avoir le même succès qu'a eu cette petite brocante antimilitariste pour laquelle encore on tentait de savoir votre opinion, ce ne sera pas à vous, citoyen Jaurès, que je le dirai.

Vous savez, entre nous, si je vous ai dit dans ma dernière lettre publiée dans votre journal, que lorsque par leur propagande désintéressée, les émergumènes comme moi auront triplé le nombre des amis socialistes, ceux-ci seraient peut-être répujier quand on traînerait dans la boue leurs aînés, ou quand on frapperait leurs propagandistes, je commence à en douter déjà. Je crois plutôt que, comme vous, ils lèveront aussi leurs bras au ciel, le lendemain de leur lâcheté, en disant plaisamment, comme si ce n'était pas le rôle d'une minorité d'être brave : « Ils sont trop ! »

Pour être sincère, mon cher citoyen Jaurès, je vous le dis sans embages, la place d'un homme de valeur et de conviction n'est pas au Parlement où il ne peut que s'écoûter, se décourager ou se corrompre. Notre *Pioupou de l'Yonne* a plus fait de propagande révolutionnaire et antimilitariste que vous vos beaux discours, qui me sont cependant un véritable régal.

Si vous étiez au milieu du peuple, si vous viviez avec lui, vous penseriez comme moi que les socialistes comme vous et d'autres ne prennent pas le Pouvoir en s'en approchant, mais qu'ils sont pris par lui. A mesure que vous et vos amis de la Sociale s'approchent de l'astre gouvernemental, les rayons de celui-ci font, comme par enchantement, fondre leur révolutionnarisme, comme les rayons du soleil font couler sur le visage de la fausse jeunesse des femmes du monde tout leur maquillage multicolore.

Il y a des moments, voyez-vous, où l'en devient anarchiste !

Il est vrai, et je le comprends, qu'il faut bien vivre, qu'on n'est pas des ascètes, mais, avouez que c'est écoûtant ! Hélas ! on ne satisfait pas facilement une incomparable vanité !

Enfin, mon cher citoyen Jaurès, je ne vous en veux pas trop, puisque je vous connais de mieux en mieux. J'excuse vos faiblesses et je me délecterai bientôt, je l'espère, d'un beau discours de vous, dans un meeting populaire où vous êtes si beau !

Edouard Hervé.

Pour copie conforme.

Georges Yver.

EN ARGENTINE

Un de nos amis nous écrit les détails suivants sur la journée du 1^{er} mai, à Buenos Aires :

Je faisais partie de la manifestation de la fédération ouvrière. J'étais avec un compagnon d'origine française. Nous défilions dans les rues comme des soldats (!) avec musiques et drapeaux rouges ; de chaque côté,

tous les trente mètres, des vigilants à cheval (policiers), nous étions environ 25.000.

Arrivés *paseo de julio* (promenade de juillet), des compagnons décrochèrent quelques chevaux de tramway. Aussitôt les policiers à cheval foncèrent sur les manifestants qui répondirent par des pierres. Les policiers sortirent leur revolver et un véritable feu de salve commença. J'ai vu un policier tirer plusieurs coups de revolver sur un jeune compagnon italien qui vendait des journaux anarchistes. Le compagnon tomba les deux jambes atteintes par les balles. Je le ramassai pour le porter dans un établissement de jeux de boules voisin, quand je vis le policier tomber de cheval frappé d'une balle. Le sang lui sortit par le dos. C'est lui qui a été mort.

Alors les policiers se sont rassemblés du côté de la statue de l'Italien Mazzini. Ils ont fait feu au hasard sur la foule, ne s'arrêtant que quand ils eurent épuisé leurs cartouches. Il y a eu près de 150 blessés. Si les manifestants avaient été quelque peu armés, il ne serait pas resté un vigilant sur son cheval quoique plusieurs aient été blessés..

C'est encore une nouvelle journée sanglante à ajouter à la liste de celles du 1^{er} mai.

Le gouvernement cherche à en rejeter la responsabilité sur les anarchistes... Ici la police est recrutée dans la pampa. Ce sont des hommes à la peau bronzée, des métis, hommes cruels et sanguinaires, n'ayant aucune éducation. Depuis leur jeunesse, ils n'apprennent qu'à manier les armes et à monter à cheval...

PRIME A NOS ABONNÉS

</

n'est pas le Vatican qui déchoit ; c'est le pouvoir laïque qui se déshonneur, c'est la République qui s'abaisse, c'est la France qui s'humilie."

Conclusion : nous sommes encore les esclaves de Rome, grâce aux compromissions nos gouvernements, et il est plus que temps de voir enfin se réaliser la suppression totale de toutes les églises.

(A suivre.) Paul VIBERT.

AGITATION

AUX EMPLOYES DE L'EPICERIE

Dans sa dernière réunion la Section de l'Epicerie adhérente au Syndicat des Employés du Départ de la Seine, a décidé à l'unanimité de se séparer dudit Syndicat et de former une organisation spéciale d'Employés de l'Epicerie ayant pour titre : Syndicat des Employés de l'Epicerie du Départ de la Seine — Gros et Détail — dont le siège provisoire, en attendant son admission à la Bourse du Travail, est fixé Salle Jules, 6, boulevard Magenta, où toute communication doit être adressée.

Le nouveau Syndicat, voulant montrer qu'il n'en reste pas moins d'accord avec les principes ouvriers, organise dans la grande salle de la Bourse du Travail, sous les auspices de la Fédération Nationale des Travailleurs de l'Alimentation, pour le jeudi 23 juin, à 9 heures du soir, un Grand Meeting où seront convoqués tous les employés de l'Epicerie.

Ce sera pour les travailleurs de cette corporation si opprimés et si esclaves l'occasion de montrer que eux aussi ont droit au bien-être et à la liberté, et qu'ils ne perdront pas leur temps à quérir des améliorations qu'on ne leur accorderait jamais, mais sauront s'organiser pour étudier et faire aboutir leurs justes revendications.

Le Conseil Syndical : E. Bonnet, Bellanger, H. Anis Leroy, J. Souilla, E. Follet, Lebas, M. Dubblier, E. Lavall Suppléants au Conseil : F. Renard, A. Bessard, P. Bidart.

SORTIE DES ECOLES LIBERTAIRES

Cest le dimanche 5 juin qu'à eu lieu, au bois de Meudon, la promenade des Ecoles libertaires. Clément et Roussel avaient amené là leurs élèves. Nombre de parents et d'amis avaient tenu à les accompagner.

Avant le déjeuner champêtre, le camarade Estève, prenant prétexte de la flore si diverse qui s'étalait dans toute sa beauté aux yeux de tous, fit un petit cours de botanique et c'était un spectacle fort intéressant que tous ces jeunes yeux, toutes ces petites oreilles, attentifs aux explications simples, claires et précises du professeur.

Certains avaient emporté du papier et des crayons et avec la naïveté charmante de cet âge se sont efforcés de copier un peu de la nature qui les charmait.

Puis ce furent les jeux auxquels petits et grands prirent une part égale et au grand regret de tous, se présente l'heure du retour.

Aussi, voulant rendre possible une nouvelle manifestation de l'utilité de ces écoles, il a été décidé que les camarades Clément et Roussel préparaient, pour le dimanche 24 juillet, une grande promenade en voiture qui permettra à tous, à un prix très réduit, de profiter de cette sortie, en emportant toutes ses provisions, encombrantes puisqu'elles pourront être logées dans la ou les voitures, et de se soustraire à l'exploitation parfois révoltante des marchands de vières et boissous de banlieue.

Déjà, on peut adresser les adhésions et souscriptions (1 fr. 50 par personne) aux camarades Clément, 179, rue Michel Bizet, et Roussel, 82, rue de Belleville.

NIMES. — Groupe des Etudes Economiques libertaires. — Les camarades ne s'éloignent pas en apprenant que le groupe tenu sur le point de disparaître. Aussi nous avons tenu (les quelques uns qui ne nous sommes pas arrêtés à des mes-

quineries rancunières et qui l'avons fait vivre jusqu'à aujourd'hui) avant d'en fermer la porte de dire quelques paroles aux camarades. El ceci surtout pour dégager notre responsabilité.

Nous avions loué une salle, fort heureusement, nous n'avons pas passé de police, car notre salle étant dans un établissement, nous aurions pu encourrir des difficultés ; mais, ce que nous voulions, c'est de savoir ce que pensent faire les camarades qui sont propriétaires des volumes, brochures, etc. Nous avions convoqué une fois déjà pour vider cette question, mais, ceux qui sont détenteurs ou propriétaires des livres, comme à l'habitude, ne se rendirent à notre appel : aujourd'hui par cette note nous convions à nouveau et pour la dernière fois les camarades les priant d'assister à la réunion du jeudi soir 16 juin, salle du Groupe, boulevard Gambetta, café Soulas, au premier, où la question suivante

sera posée :

Pour le Groupe : Louis FOULHON.

AUX CAMARADES !

Camarades ! l'anarchie faisant des progrès immenses à Alger, que l'on pouvait considérer naguère comme réfractaire à toute idée d'émancipation, plusieurs camarades du « Groupe libertaire d'Alger » ont eu l'idée de fonder un journal anarchiste hebdomadaire. Ce sera le seul journal anarchiste existant dans les colonies françaises.

Malgré les difficultés qu'il nous a fallu vaincre pour réunir une somme nécessaire à l'apparition de ce journal, nous pouvons assurer son premier tirage pour le 19 juin.

Nous comptons beaucoup sur les abonnements et la solidarité des camarades de France. Vous savez tous que nous sommes presque en dehors du mouvement, faute de conférenciers, organes, etc. Aidez-nous donc par le moyen qui nous paraît le plus efficace pour faire une excellente propagande. Que tous ceux qui le peuvent nous envoient des fonds et des abonnements.

Merci d'avance ! A. BONTEMPS

P.-S. — Le journal aura pour titre : *Le Réveil de l'Esclave*. L'abonnement pour la France sera de 6 francs pour 1 an, 6 mois, 3 fr. et pour 3 mois, 1 fr. 50.

Nous prions également les camarades Sébastien Faure, Jean Grave, Ernest Girault, Yvetot, Fabre, et tous les camarades écrivant dans les journaux anarchistes de bien vouloir nous envoyer des articles.

Adresser : Lettres, copies et mandats, etc., au camarade Arnold Bontemps, Maison du Peuple, Boulevard Bugaud (provisoirement), Alger.

ESPAGNE

Toutes les branches de l'activité ouvrière en Espagne sont en mouvement, tous les corps de métiers, même les travailleurs des champs, sont gagnés par l'esprit de révolte et d'insoumission.

A Madrid, les paysans se mettent en grève et refusent d'approvisionner les marchés de la capitale. Voilà un exemple à suivre. Si les producteurs des denrées les plus nécessaires à la vie savaient combien il leur serait facile de prendre les bourgeois par la famine, ces derniers ne tarderaient pas à mettre les pouces.

Cordoue. — Les maçons ont eu gain de cause dans leur grève : ils ont repris le travail avec 50 centimes d'augmentation.

En Andalousie la persécution contre les anarchistes continue. De village en village les camarades sont expulsés, réduits à la révolte ou à la mort (par manutention). L'arbitraire gouvernemental jouit de son reste ; gare à la casse le jour où la corde de la patience populaire trop tendue se rompra. Ce jour-là, espérons-le, les exactions

commises depuis si longtemps par les dirigeants se payeront cher. Le corps de la *Guardia civil*, ces vils mercenaires, plus royalistes que le roi, aura de sérieux comptes à régler.

Dans la province de Barcelone, les paysans aussi se rebiffent.

A Cadix, après une grève générale de tous les ouvriers de la construction qui dura une semaine, les travailleurs ont obtenu une augmentation de salaire et la journée de travail limitée à 8 h. 1/2.

A Alicante, par la grève, les ouvriers des bateaux ont obtenu une amélioration dans les conditions de travail et la durée de la journée réduite d'une heure.

Grèves à Mouron, Barcelone, Bilbao, Valladolid ; malheureusement, toujours la grève des bras croisés.

En attendant, l'autorité emprisonne sans cesse. Les prisons d'Alcalá, d'Oriena, de Barcelone, Bilbao, Cordoue, Séville, Bonda, Ténérife, Malaga, Ceuta, Madrid, etc., etc., regorgent de prisonniers dont le crime consiste à désirer des conditions de vie un peu moins mauvaises.

AVIS

Un camarade se trouvant géné désire vendre, dans le plus bref délai, sa bibliothèque composée des ouvrages suivants :

Ouvres complètes, de Kropotkine, Grave, S. Faure, Louise Michel, Ch. Malato, d'Axa, Dubois-Descours. Almanach socialiste complet depuis son apparition, par Argyriades etc. Collection complète des TEMPS NOUVEAUX, depuis leur parution, reliés.

LE LIBERTAIRE complet depuis 1900, et environ 200 brochures anarchistes, ainsi que d'autres brochures ; une petite bibliothèque ayant deux vitrines.

Tous les bouquins sont à l'état de neuf. Prix moitié de leur valeur, adresser offres au Libertaire.

COMMUNICATIONS

Samedi 18 juin, à 8 h. 1/2, salle Ludo, 86, avenue de Clichy, et 9, rue Saint-Jean, grande soirée artistique et littéraire au bénéfice du poète-chansonnier Jack Sivral, sous la présidence de Camille de Sainte-Croix de la *Petite République*, avec le concours *absolument certain* des chansonniers de Montmartre : Marcel Legay, des Noctambules ; Gaston Couté, des Arts, Yon Lug, des 4-Z'arts ; Fernand Dhervyl, du Conservatoire ; Maurice Doublier, dans ses œuvres ; Antoine Nicolai, auteur de *En Révolte* ; Champbel, dans ses œuvres ; Villevaneau, dans son répertoire ; Delon, dans ses œuvres ; Rémus, dans ses œuvres ; Mme Réval, Mlle Sunitas, dans leur répertoire ; Jack Sivral, dans ses œuvres. Tombola. Prix des cartes : 1 franc et 0 fr. 50.

On trouve des cartes au Libertaire.

L'Éducation libre, 26, rue Chapon. — Dimanche 12 juin, ballade de propagande au Raincy. Rez-de-chaussée pour ceux partant à pied, à 9 heures, salle de la Cloche, au coin de la rue Réaumur et de la rue Saint-Martin ; pour ceux prenant le train, à 11 heures même endroit et pour les bicyclettes à midi à la gare du Raincy. Déjeuner au plateau. Caisse amicale. Chant, récit, etc. 3 heures, ballade champêtre. Distribution de journaux, brochures, etc., etc.

L'Aube Sociale (Université populaire), 4, passage Davy, au 50, avenue de Saint-Ouen (XVIII^e). — Vendredi 10, docteur Monheimer Gomes : les Maladies mentales dans la littérature contemporaine ; mardi 14, Poujol : l'Exposition de Saint-Louis avec projections ; mercredi 15, Conseil d'Administration ; vendredi 17, docteur Poirier : Rayons X et Radium avec expériences et projections.

Causières populaires du XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 15 juin, causerie par H. Duchmann sur le Féminisme.

Causières populaires du XVII^e, 30, rue Muller. — Vendredi 10 juin, reprise du cours d'Espagnol ; lundi 13 juin, causerie par A. Libertad sur les Théories anarchistes (*L'Enfant*).

Union bellevilloise. — U. P. du XX^e arrond. 9, Cité de Gênes, 67, rue Julien-Lacroix. — Mardi 14 juin et vendredi 17 juin à 8 h. 1/2 du soir, cours de dessin et de musique pour les enfants.

Samedi 14 juin, les causeries reprendront leur cours habituel.

Tandis 13 juin, à 8 h. 1/2, Maison du Peuple, 29, rue Chayleagne, Grand meeting antimilitariste. — Le Congrès d'Amsterdam. — Antimilitarisme et prolétariat. — Refus de service militaire, etc.

Prendront la parole : J. L. Clément, L. Reville, Ed. Pottier, E. Armand, Poignand, C. Papillon, E. Tissier, Prosper Cussy, Fr. Marie, Zistly, Germinal, à 8 heures, rue de Gand, Cour Besson.

Les camarades des groupes : *Entente libertaire*, *Cooperative communiste*, *Milieu libre* et *Revue Communiste* sont spécialement convoqués.

Les libertaires de Saint-Ouen. — Le samedi 11 courant à 8 h. 1/2 du soir, salle Gambinius, 16, avenue des Batignolles, causerie par Gabrielle Petit.

Sujet : Pourquoi la femme doit être antimilitariste.

Nogent-le-Percy. — Les camarades du groupe libertaire invitent tous les amis du canton à assister à la conférence contradictoire, par G. Roussel, sur la société future. Salle Papelin, 3, rue de Mulhouse, à Nogent, le samedi 11 juin.

Le mardi 13, réunion du groupe à 9 heures.

Tourcoing. — Mardi 15 juin, réunion du groupe germinal, à 8 heures, rue de Gand, Cour Besson. Causerie par un camarade.

Le milieu libre de Provence. — Dimanche 12 juin, à 5 heures, réunion de tous les adhérents. Fondation de la colonie. — Nous recherchons un cultivateur et un cordonnier qui seraient prêts à se rendre à la colonie, Ecrire au *Milieu libre*, 11, rue d'Aubagne.

Kremlin-Bicêtre. — Tous les partisans des universités populaires sont invités à la soirée artistique privée et gratuite le samedi 11 juin à 8 h. 1/2 du soir, salle Charlet, 139, route de Fontainebleau, 139, au Kremlin.

Conférence par Albert Libertad sur l'U. P., avec le concours de l'*Action théâtrale* et de l'*Orchestre indépendant de Gentilly*.

Auditions des poètes chansonniers dans leurs œuvres : Mahouneau dans son répertoire.

On jouera *l'Echelle* et *l'Outrage*, pièces en un acte.

On trouve des cartes à l'entrée

PETITE CORRESPONDANCE

Aux différents abonnés ayant renouvelé en Février, Mars et Avril, qui nous disent être dans les conditions requises pour recevoir gratuitement la photographie de Louise Michel, nous répondons. Malheureusement, l'état toujours anémique de la Caisse du *Libertaire* ne nous permet pas de faire de lourds sacrifices. Nous n'avons aucun bénéfice sur la prime que nous offrons à nos nouveaux abonnés et aux anciens qui renouvellent pour un an d'ici fin courant. Fatigués de faire des appels de fonds, sachant combien sont sollicités les gros sous des camarades, un peu de tout cotés, nous avons voulu établir un petit roulement d'argent qui nous couvrirait pas trop cher, et ne couvrirait rien aux souscripteurs. Nous espérons que les camarades comprendront qu'il ne nous est pas possible de faire mieux, surtout que la photographie est très belle.

Le camarade Champbel demande des nouvelles de Cheralerault.

Recu pour le Congrès anti-militariste d'Amsterdam du camarade Duzes, 3 francs.

Remis au secrétaire.

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert, Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert) 3 » 3 50

La Volonté de puissance (trad. H. Albert) 3 » 3 50

De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier) 3 » 3 50

Le Trésor des Humb's (Maurice Maeterlinck) 3 » 3 50

Introduction à une chimie urinaire (Aug. Strindberg) 1 35 1 50

Les forces tumultueuses (E. Verhaeren) 3 » 3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition 2 75 3 25

Autour d'une vie (Kropotkine) 2 75 3 25

L'Amour libre (Ch. Albe) 2 75 3 25

L'Individu et la Société (Grave) 2 75 3 25

La Société future (Grave) 2 75 3 25

L'Anarchie, son but, ses moyens (Maurice Maeterlinck) 2 75 3 25

Introduction à une chimie urinaire (Aug. Strindberg) 1 35 1 50

Les forces tumultueuses (E. Verhaeren) 3 » 3 50

La Grande famille (Grave) 2 75 3 25

Dieu et l'Etat (Bakounine) 2 75 3 25

En marche vers la société nouvelle (Cornelissen) 2 75 3 25

Soupes, nouvelles (Descaives) 2 75 3 25

Sous le casque (Dubois-Descours) 2 75 3 25